

Éditorial

Publication scientifique et diffusion des connaissances

J'ai assisté à la mi-novembre à une table ronde consacrée à l'avenir de la recherche en STAPS lors des *Epsiliades* organisées par le SNEP. Il y avait là des représentants des principales sociétés savantes de notre champ (*ACAPS*, *AFRAPS*, et *ARIS*) et des revues scientifiques et professionnelles (*Science & Motricité*, *STAPS*, *eJRIEPS*, *Contrepied*, *Revue EPS*). Il a principalement été question à cette table ronde de publication scientifique, et je souhaiterais profiter de cet éditorial pour développer quelques idées discutées lors de cette table ronde et dans les échanges qui ont suivi.

Un premier point renvoie à la nature des productions des enseignants-chercheurs. Il est nécessaire de clairement distinguer deux types de publications, toutes deux nécessaires dans l'exercice du métier.

C'est d'une part la publication scientifique proprement dite, destinée à produire des connaissances nouvelles, et à les diffuser dans la communauté scientifique. Ces publications doivent paraître dans les revues à comité de lecture, car l'expertise par les pairs est le principe de base de la validation du savoir scientifique, si possible dans des revues indexées parce que le niveau d'exigence de ces revues renforce la légitimité des connaissances produites. Ces articles sont le plus souvent en anglais, langue internationale de la recherche, ce qui permet la diffusion des connaissances (et aussi leur critique) dans l'ensemble des laboratoires de la planète.

C'est d'autre part les articles et ouvrages de diffusion des connaissances, à destination d'un public plus large d'étudiants et de professionnels. La diffusion, ou la vulgarisation des connaissances est une mission noble et essentielle. J'aime l'idée selon laquelle le chercheur ait à rendre ses semblables plus lucides et avertis en leur faisant partager les produits de sa recherche. Il ne s'agit plus ici de convaincre la communauté scientifique internationale, mais de mettre la connaissance à disposition du public. Ces publications sont d'une nature différente : exprimées dans la langue du public visé, elle transposent (au sens didactique du terme) le savoir scientifique dans une forme plus accessible, et aussi parfois plus utile.

Science & Motricité se situe à mon sens à un niveau intermédiaire dans cette dualité. Les articles originaux participent (c'est du moins la volonté des éditeurs) à la production des connaissances. Les procédures d'expertise de notre revue n'ont rien à envier aux revues indexées,

et nous menons une politique volontariste d'ouverture à l'international. Mais d'un autre côté *Science & Motricité* publie des revues de question qui sont des exemples typiques de diffusion des connaissances.

Comme je l'ai dit précédemment, ces deux types de publications sont nécessaires dans l'exercice du métier d'enseignant-chercheur. Il est dommage que beaucoup se contentent du premier versant, oubliant l'exigence de vulgarisation et ainsi se coupant de la communauté des praticiens. Mais à l'inverse beaucoup se contentent des publications de vulgarisation, oubliant l'étape essentielle de validation par les pairs au niveau international.

On a beaucoup parlé dans cette table ronde de la situation de la recherche en sciences de l'intervention et en sciences de l'éducation. La nécessité de cet axe de recherche, notamment dans le cadre de la mastérisation de métiers de l'enseignement, mais aussi les difficultés rencontrées par les chercheurs travaillant dans ce champ pour obtenir la qualification et décrocher des postes universitaires ont été évoquées. Il faut savoir que la qualification est avant tout accordée sur la base de l'activité de publication scientifique, donc la première catégorie évoquée précédemment. Or la recherche en éducation et en intervention se restreint le plus souvent à la seconde, pour des motifs par ailleurs entendables (désir d'être lus et compris par les professionnels, difficulté à exprimer en anglais les subtilités des méthodes qualitatives, etc.).

Il n'en demeure pas moins que la reconnaissance universitaire d'une démarche de recherche passe nécessairement par la publication internationale. Nous connaissons tous la tentation de la publication facile, des revues complaisantes dans lesquelles l'évaluation par les pairs cède le pas devant l'auto-congratulation. On a dit aussi que les revues indexées faisaient la part belle aux « sciences dures » (terme désignant en STAPS les sciences de la vie, les neurosciences et la biomécanique). Il faut savoir à ce sujet que l'*Institut for Scientific Information*, qui est actuellement le plus utilisé dans le domaine de l'évaluation et de l'indexation des revues, comporte une section « *Education and Educational research* » avec pas moins de 139 revues indexées. La plus prestigieuse, la *Review of Educational Research*, possède un facteur d'impact de 3,326. Plus de quarante revues ont un facteur d'impact supérieur à 1. Bien sûr, certaines de ces revues sont très spécialisées et ne peuvent accueillir des articles

concernant les problématiques liées à l'enseignement de l'EPS. Il n'en reste pas moins que des supports de publication existent, au niveau international, pour la recherche sur l'intervention pédagogique.

Je pense que l'on se situe ici surtout face à un problème de culture. La recherche en intervention (mais c'est vrai aussi d'autres disciplines en STAPS comme le management) ne possède pas ce réflexe de l'ouverture à l'international. Souvent les étudiants de thèse dans ce domaine commencent par publier dans des revues professionnelles, ou des revues francophones généralistes, repoussant toujours à plus tard la confrontation aux revues internationales. À l'inverse dans d'autres disciplines il est habituel que dès la première ou la seconde année de thèse les étudiants tentent d'accrocher une revue indexée.

Il n'y a pas d'autre solution pour asseoir la reconnaissance d'une démarche de recherche que de partir à l'assaut des revues internationales. C'est difficile, long et exigeant, mais il n'y a pas d'autre chemin. On peut toujours invoquer des prétextes divers pour contourner l'obstacle : la défense de la langue française, le désir d'être lu et compris par un public francophone, le refus de subir les canons des « sciences exactes », voire le refus d'une évaluation de la recherche soumis aux règles du libéralisme nord-américain (tous ces arguments ont été évoqués lors de la table ronde). Je ne suis pas sûr que ces arguments ne soient destinés en fait à masquer une réticence plus profonde à affronter les réalités de la recherche universitaire. Je sais que certains de nos collègues considèrent que la publication dans les revues internationales est une perte de temps et d'énergie. C'est ignorer les fondements même de la recherche universitaire et de la validation du savoir scientifique. Une recherche n'est validée que lorsqu'elle a été passée au crible de comités d'experts indépendants et exigeants. C'est ce qu'atteste la publication dans ces revues. Encore une fois, il ne suffit pas d'être convaincu de la qualité de sa recherche. Encore faut-il en convaincre l'ensemble de la communauté scientifique.

La revue *Science & Motricité* peut supporter de diverses manières ce processus. Soit en permettant aux

étudiants en thèse de fourbir leurs armes à l'occasion d'un premier papier, soit en donnant une tribune complémentaire à des chercheurs déjà confirmés, soit enfin en permettant la diffusion d'articles de vulgarisation, permettant notamment de présenter l'économie complète d'un programme de recherche aux étudiants des UFR STAPS.

Je profite de cet éditorial pour remercier les collègues qui ont œuvré ces derniers temps à l'expertise des articles soumis à *Science & Motricité* : Michel-Ange Amorim, Michel Audiffren, Jean-François Balaudé, Emmanuel Bayle, Iouri Bernache-Assolante, Nicolas Benguigui, Thierry Bernard, Catherine Blaya, Stéphane Brau-Antony, Thierry Bernard, François Bieuzen, Julien Bois, Patrick Bouchet, Marielle Cadopi, Violaine Cahouet, Cécile Collinet, Serge Colson, Jean-Yves Dartiguenave, Bettina Debu, Jacques Defrance, Jean-Michel Delaplace, Gaëlle Deley, Thomas Deroche, Claire Durand, Christophe Durand, Pascal Duret, Vincent Dru, Carine Erard, Raymonde Feillet, Khaled Fezzani, Claude Flament, Philippe Fleurance, Antoine Gauthier, Aymeric Guillot, Vincent Gremeaux, Christophe Hautier, Stéphane Héas, François Hug, Gilles Kermarrec, Jacques Larue, Jean Lorant, Anne-Claire Macquet, Vincent Martin, Irena Martinkova, Laurent Messonnier, Guillaume Mollet, Pascale Morin, Caroline Nicol, Déborah Nourrit-Lucas, Williams Nuytens, Fabien Ohl, Charalambos Papaxanthis, Stéphane Perrey, Nicolas Place, Richard Reffugi, Hubert Ripoll, Luc Robène, Jean-François Robin, Jacques Saury, Gaele Sempé, Émilie Simoneau, Jean Slawinski, Yannick Stephan, Thierry Terret, Marique Thierry, David Trouilloud, Samuel Vergès, Gilles Uhlrich, Bachir Zouji.

Didier Delignières
Éditeur principal